

Un conte de Noël Sublutétien

Un témoignage de M. D...,
rapporté par Eric Senabre

Je me sentais perdu. Et tellement stupide.

J'avais à mes pieds deux grosses valises à roulettes, dans lesquelles j'avais fourré à la hâte des vêtements, une trousse de toilettes, et surtout des livres. « *Ne prenez que ce qui est de première nécessité* », m'avaient-ils dit, « *Nous nous occuperons du reste si besoin* ». J'avais longuement hésité à emporter mon ordinateur portable, pour parvenir à la conclusion que finalement, il n'était pas « de première nécessité ». Il y a encore six mois, c'est peut-être le seul objet (avec ma brosse à dents) que j'aurais choisi de garder. Mais en six mois, il s'était passé beaucoup de choses.

Malgré mes gants en cuir, j'avais les doigts gelés. Je plaçai mes mains sous mes cuisses, espérant les réchauffer un peu ainsi. Il ne neigeait pas encore, mais ces premières journées d'hiver avaient été rudes. J'eus une pensée pour ma moto, le verglas... et me rappelai que je n'avais plus aucune raison d'y songer. S'ils avaient dit vrai, rien de ce que j'avais connu jusqu'à aujourd'hui n'aurait plus d'importance. *S'ils avaient dit vrai...*

L'après-midi était bien entamée, et le soleil ne tarderait pas à embraser le ciel. J'aurais bien aimé quitter ce monde avant la tombée de la nuit ; emporter avec moi le souvenir de ce ciel dégagé, de cette belle lumière qui baignait l'avenue de l'Opéra. Mais il me fallait encore patienter. Et ne pas renoncer.

Tout s'était passé tellement vite. Au printemps, alors que je procédais à des classements de routine chez mon employeur, j'étais tombé sur *le* document que je n'aurais jamais dû trouver. Un document dont on avait certainement ordonné la destruction et qui, malicieusement, était passé à travers les mailles du filet. Le rendre public, c'était jeter l'opprobre sur celui qui me nourrissait, perdre mon emploi et prendre le risque de ne jamais en retrouver de nouveau. C'est pourtant ce que j'ai fait. Et c'est ce qui s'est passé.

C'est que l'on ne plaisante pas avec le roi des avions. Même en prison, où il séjournait désormais, son pouvoir de nuisance dépassait tout ce que je pouvais imaginer. Après mon renvoi, mon dossier de demandeur d'emploi s'était curieusement égaré « à cause d'un bug informatique ». Mon propriétaire

m'avait mis à la porte. Et on ne voulait plus de moi nulle part, même dans les cuisines de restauration rapide les plus sordides. Heureusement, il me restait encore un ou deux amis ; l'un d'eux possédait un petit studio dans les beaux quartiers, où il m'avait logé en attendant « que je trouve mieux ». Mais je pressentais que ce jour pouvait bien ne plus jamais arriver.

C'est à ce moment que les premiers contacts ont eu lieu. J'ai cru à une plaisanterie, tout d'abord : un papier dans le creux de mon lavabo, enveloppé dans une petite poche en plastique. Le mot promettait de me venir en aide, et me recommandait la plus grande discrétion. Après cela, les contacts sont devenus plus fréquents. Je trouvais des mots dans mes poches de veste, dans le fond du bac de douche, dans le hall d'entrée, ma boîte aux lettres... Ce n'était ni le style, ni le ton de mon ancien employeur : ces messages transpiraient la bienveillance et après une ou deux semaines, j'en vins à la conclusion que leurs auteurs étaient *peut-être* sérieux.

Sérieux, oui... mais pouvaient-ils être fous ? Ils me parlaient d'un endroit où je pourrai recommencer ma vie à zéro ; un endroit où il ne pleuvait jamais, et qui ne m'éloignerait guère de Paris. On me disait que

le soleil y brillait autant qu'ailleurs, mais que le lieu était souterrain. C'était là des propos de déments, et curieusement, j'y ai cru. Peut-être avais-je avant tout *besoin* d'y croire. Mais il y avait mon instinct, qui me trompait rarement ; comme le jour j'ai compris que nous vendions des avions de guerre à des puissances peu recommandables.

C'était maintenant, que la dernière étape devait avoir lieu. Ils m'avaient donné rendez-vous dans les jardins du Palais Royal, à deux pas d'une boutique de pipes dont la vitrine n'avait pas dû être nettoyée depuis des siècles. J'avais d'ailleurs fini par y repérer un modèle en écume de mer représentant une tête de bouledogue, et m'étais retrouvé à deux doigts d'entrer pour l'acheter. Sans raison valable, du reste : je ne fume ni la pipe, ni quoi que ce soit d'autre. Toutefois, c'était là le genre d'objet que j'aurais aimé posséder, l'un de ces attrape-poussière dont j'aimais savoir la présence dans mon salon ou ma chambre à coucher. Et puis, après tout, à ce qu'ils m'avaient dit, il n'y avait pas d'argent là où j'étais supposé aller ; je pouvais bien me séparer de mes derniers billets ! Mais on ne se défait pas ainsi de ses habitudes ; je ne pouvais complètement me

résoudre à me retrouver, définitivement, sans le sou. Alors, je m'étais assis sur l'une des colonnes de Buren, et les avais attendus. Comme convenu.

« Monsieur D... ? me demanda une voix féminine, joliment timbrée.

- Oui ? fis-je en me retournant. C'est bien moi. »

La jeune fille qui me faisait face était charmante, souriante, et vêtue d'une manière tout à fait ordinaire. J'étais presque déçu de ne pas la voir porter une robe de courtisane, une peau de bête, ou quoi que ce soit qui aurait pu donner un peu plus d'exotisme à la rencontre.

« C'est avec moi que vous aviez rendez-vous, poursuivit-elle. Enfin, pas tout à fait. La personne qui devait vous rencontrer a eu un empêchement. Je la remplace au pied levé.

- Ma foi, cela me convient très bien, répondis-je.

- Je ne pourrai pas vous accompagner jusqu'au bout. Moi, j'habite à la surface.

- A la surface... répétai-je, comme pour savourer tout ce que cette précision avait de curieux.

- Oui. Mais ne vous inquiétez pas, une fois que vous serez parti, le reste sera assez simple. Je vais peut-

être commencer par vous débarrasser de vos valises ?

- Oh, elles ont des roulettes, pas de souci.

- Bien sûr. Mais il vaut mieux voyager léger, croyez-moi. Puis-je ? »

Je la laissai attraper la poignée des valises. Elle les traina, puis posa chacune d'elles sur l'une des colonnes noires et blanches, les plus basses ; après quoi, elle revint près de moi.

« Puis-je vous demander... commençai-je.

- Vous allez voir, j'attends que plus personne ne regarde. Attention... C'est parti ! »

Elle toucha quelque chose dans sa poche, et aussitôt, les deux petites colonnes plongèrent sous terre, comme des vérins hydrauliques. J'eus à peine le temps d'ouvrir la bouche : déjà, les colonnes avaient repris leur place. Sans mes valises.

« Ne vous inquiétez pas, vous les retrouverez, me rassura la jeune fille. Elles sont entre de bonnes mains.

- Je... je vous crois, rétorquai-je, complètement abasourdi. Mais dites-moi...

- Chuuut... Ne posez surtout pas de questions. Pas pour le moment. Vous êtes toujours décidé, n'est-ce pas ?

- Je suppose que je le suis, oui.
 - Parfait. Alors cela ne sera plus très long, maintenant. Vous voulez bien me suivre ?
 - Oui, mais pour quoi faire ?
 - On va prendre le métro, tout simplement. Il y a bien des moyens de se rendre là où nous allons. Mais je pense que c'est ce que vous préférerez.
 - Si vous le dites. Misère, j'ai l'impression d'être devenu fou.
 - Oh non, ne croyez pas ça. Vous avez eu raison d'accepter, je crois. Quel dommage que la surface en soit encore là.
 - Encore là... c'est à dire ?
 - Des personnes comme vous ne devraient pas avoir à partir. Mais ce n'est pas le moment de parler de ça. Venez... »
- Nous fûmes bientôt sur le quai du métro de la station Palais Royal – Musée du Louvre. La jeune fille me dit :
- « Voilà. On va en laisser passer trois. Le suivant sera pour vous. Et pour vous seul.
- Et qui empêchera les autres de monter ?
 - Les portes ne s'ouvriront pas pour eux. Et vous, vous monterez dans la cabine du conducteur.
- Elle soupira, pour ajouter :

- Tant qu'il y a des conducteurs... »

Les rames défilèrent, et nous n'échangeâmes plus un mot. Je ne parvenais plus à percevoir la réalité de la situation, qui s'effiloçait comme une fin de rêve.

Sans doute était-ce mieux ainsi. Finalement, la jeune fille m'annonça :

« C'est le prochain. Avant que vous partiez, je voulais vous faire un petit cadeau de bienvenue. »

Elle me tendit un paquet étroit, long d'une quinzaine de centimètres. Je défis l'emballage en papier, et y découvris la pipe-bouledogue que j'avais repérée un peu plus tôt. Je poussai un cri d'exclamation.

« C... comment est-ce possible ? Comment saviez-vous ?

- Oh, j'ai visé juste ? J'en suis ravie.

- Nan mais attendez... vous m'avez vu quand... Mais non, c'est impossible !

- Alors si c'est impossible... c'est peut-être de la magie ! Après tout, c'est Noël, aujourd'hui.

- Noël... Oui, c'est vrai... Cette année, je n'avais personne avec qui le fêter. Ca m'était presque sorti de la tête.

- Vous pourrez le fêter *dessous*. Ca, ou n'importe quoi d'autre. »

Un bruit nous parvint du tunnel, et la jeune fille lança, sur un ton enthousiaste :

« Tiens, voilà votre métro. Je vous souhaite un excellent voyage, monsieur D...

- Je ne sais toujours pas si je suis fou.

- Je vous promets que non. »

Le train s'immobilisa à quai, vide. C'était un modèle très ancien, avec des boiseries et un bel écusson en relief sur les portières. Je n'en avais jamais vu de semblable. Comme prévu, il refusa de s'ouvrir, et la jeune fille me tira par le bras jusqu'à la cabine avant. Le conducteur, un jeune homme dont le visage était voilé par la pénombre, m'accueillit avec bonne humeur :

« En voiture, monsieur D... ! N'ayez pas peur, et profitez du spectacle, surtout. Allez, asseyez-vous, il y a de la place. Si vous êtes sage, je vous laisserai même toucher à un ou deux boutons. »

J'obéis, et la jeune fille s'apprêta à refermer la portière derrière moi. Je la retins, et demandai :

« Vous ne m'avez pas dit votre prénom !

- Demandez-le à votre conducteur ! Bon voyage... »

L'air malicieux, elle claqua la portière. Le métro démarra.

Devant moi, il y avait un tunnel sombre, qui ressemblait beaucoup à ce que ma vie était devenue. Toutefois, à cet instant, j'étais convaincu qu'il y avait quelque chose après. Une deuxième chance. Un monde qui, à défaut d'être parfait, voulait encore de moi.

Un monde appelé Sublutetia.